

## Où viens-tu? La transposition du centre déictique

Emmanuelle Bastonnais

Volume 28, Number 2, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/603199ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/603199ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (print)

1705-4591 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bastonnais, E. (2000). *Où viens-tu? La transposition du centre déictique*. *Revue québécoise de linguistique*, 28(2), 65–97. <https://doi.org/10.7202/603199ar>

Article abstract

The deictic center, composed of the elements ME-HERE-NOW, is usually defined in relation to the speaker, but could be transposed onto another person, thus creating a second deictic center. The French verb *venir*, which is a deictic, will then be anchored in the situation by this new deictic center, at least in its spatial use, and this will create a nuance in its interpretation. Some constraints are essential for the transposition to be possible: the deictic center's anchor in the situation has to be a person, and this person has to be located on a path or in a place that needs to be identifiable by the addressee.

## *OÙ VIENS-TU?* LA TRANSPOSITION DU CENTRE DÉICTIQUE

Emmanuelle Bastonnais  
Université du Québec à Montréal

### 1. Introduction

Cette recherche s'intéresse particulièrement aux éléments de la langue qui utilisent le centre déictique dans leur représentation sémantique. Plusieurs éléments de la langue utilisent la déicticité : *ici, là, maintenant, hier, je et tu...* sont tous des déictiques, de types différents. Ces éléments ont une référence différente selon la situation dans laquelle ils sont utilisés. Leur interprétation ne peut se faire que par un ancrage dans la situation d'énonciation. Les recherches qui se sont intéressées au centre déictique le définissent normalement par les termes MOI-ICI-MAINTENANT<sup>1</sup> (Berthoud 1983, Bouchard 1995, Kerbrat-Orecchioni 1980<sup>2</sup>). Certains auteurs utilisent même le point MOI-ICI-MAINTENANT sans toutefois le nommer comme centre déictique (Bühler 1990 [1965], Jouve 1990, Portine 1990). Ces trois éléments sont définis par rapport au locuteur de l'énoncé et sont les ancrages de la déicticité de l'énonciation dans la situation. Que ce soit via le locuteur que cet ancrage se fasse tient au fait qu'il est le seul élément

---

1 Un lecteur anonyme a porté le travail de Bühler 1990 [1965] à mon attention. Bühler utilise le MOI-ICI-MAINTENANT, qu'il qualifie de point de source ou point zéro de la déixis.

2 Kerbrat-Orecchioni utilise le terme JE plutôt que moi, mais la notion derrière le mot est la même.

qui est toujours présent, peu importe l'énonciation<sup>3</sup>. Le locuteur est l'ancrage, dans la situation, de chacun des éléments qui définissent le centre déictique.

MOI : le locuteur, en prenant la parole, se définit comme personne énonciatrice. Il prend alors un point de vue particulier sur la situation. MOI est la facette du centre qui réfère au locuteur en tant que personne ou que point de vue. Certains éléments qui sont définis sur la base de cette facette du centre déictique sont *je* et *tu*.

ICI : l'énonciation est aussi située spatialement, ce qui permet d'exprimer la proximité et l'éloignement par rapport au lieu où se trouve le locuteur. Le centre déictique est donc défini spatialement par le ICI du locuteur. *Ici* et *là* sont des éléments dont l'interprétation dépend de cette partie du centre déictique<sup>4</sup>.

MAINTENANT : l'énonciation est aussi située temporellement. Certains éléments déictiques permettent d'exprimer ce qui précède, est simultanément au moment de l'énonciation ou le suit (le passé, le présent et le futur). La partie temporelle du centre déictique, qui réfère au moment de l'énonciation, sert à l'interprétation de ces éléments. *Maintenant*, *hier* et *la semaine prochaine* en sont des exemples.

Le centre déictique dans sa totalité comprend ces trois facettes, soit le MOI-ICI-MAINTENANT. Les exemples suivants illustrent l'utilisation de ces éléments.

- (1) **Je** me déguise en gorille à l'Halloween.
- (2) Tout le monde aime prendre un verre **ici**.
- (3) La météo annonce une tempête de verglas **la semaine prochaine**.

3 L'interlocuteur n'est pas une constante au même titre que le locuteur. Le locuteur doit être connu pour que les informations des éléments déictiques de la langue soient interprétables. Par exemple, un graffiti, un hiéroglyphe, un dessin dans une caverne... est situé spatialement puisqu'il est sur une surface immobile. On tentera d'interpréter sa situation temporelle par l'encre ou la teinture, le type de dessin ou de message, de caractère... des éléments extralinguistiques. Pour ce qui est du point de vue du locuteur, on tente de le déduire d'après le type de message. Mais si on n'y arrive pas, ces éléments du centre déictique sont ininterprétables.

Un exemple qui démontre bien ce fait est le graffiti suivant sur un immeuble gouvernemental des services d'immigration :

(i) Vous m'avez refusé, je vais me venger.

Comme le locuteur de cette phrase est inconnu, il est impossible d'interpréter à quoi réfère *je*; et comme le locuteur ne peut pas être situé temporellement, on ne peut pas savoir s'il s'est vengé ou pas.

Il peut y avoir énonciation sans interlocuteur, bien que ce soit particulier. Le journal intime en est un bon exemple. Dans ce type d'écrit, l'interlocuteur peut être la même personne que le locuteur. Il peut aussi y avoir plusieurs interlocuteurs, comme pour un roman, ou un interlocuteur indéfini, comme pour un message SOS. Il est donc difficile de baser une distinction aussi précise (le centre déictique) sur un objet aussi instable que l'interlocuteur.

4 Feuillet 1990 voit la déicticité spatiale comme étant basée sur la distinction entre l'éloignement et le rapprochement par rapport au locuteur (du moins pour le français). Sa notion de rapprochement par rapport au locuteur est comparable à la partie spatiale du centre déictique.

Chacune de ces phrases, sans l'ancrage du centre déictique sur le locuteur, devient en partie ininterprétable. C'est-à-dire que le sens général est compréhensible, mais il est impossible de l'associer à une situation réelle. Ancrer ces énoncés sur un locuteur par le centre déictique en permet une interprétation claire. Par exemple, si le *ici* du locuteur de la phrase (3) est Montréal, et que son *MAINTENANT* est une canicule du mois de juillet, cet énoncé sera très peu plausible. Par contre, s'il se situe spatialement toujours à Montréal, mais temporellement dans le mois de janvier avec des températures près du point de congélation, la plausibilité de l'énoncé ne sera plus mise en doute. L'ancrage déictique permet de relier cet énoncé à une situation, qui peut être plausible ou non.

### 1.1. Hypothèse

Nous voulons montrer qu'il arrive dans certains contextes que le centre déictique, normalement défini par rapport au locuteur, soit transposé sur une autre personne. C'est-à-dire que le locuteur se projette sur une autre personne, et que la déicticité de certains éléments de la langue est définie par rapport à elle. Comme une étude complète de ce phénomène serait considérable, une seule partie de la transposition sera analysée dans cet article, soit l'ancrage spatial *ici* dans l'utilisation du verbe *venir*. Ce verbe dénote, dans son emploi spatial, un déplacement qui a pour but le centre déictique, qui est défini par rapport au locuteur :

(4) Jean vient dans deux heures.

Le déplacement de Jean selon cette phrase ne peut avoir pour but que l'endroit où se trouve le locuteur. Mais certains exemples peuvent porter à croire que ce but n'est pas le centre déictique, mais un autre endroit que celui qu'occupe le locuteur :

(5) Si tu vas à Québec, je viens aussi.

Le locuteur de cette phrase ne se situe pas à Québec. La deuxième proposition de la phrase, ayant un sujet de première personne, indique son déplacement vers ce lieu. Il se trouve à un autre endroit, et fera le déplacement vers Québec en accompagnant l'interlocuteur (*tu*).

Nous voulons montrer que c'est bien le centre déictique qui est le but du déplacement du sujet du verbe *venir*, même dans les exemples comme (5). Il arrive que le locuteur se projette sur une autre personne et ancre le centre déictique, ou du moins une de ses parties, sur cette personne. Ceci semble aboutir à une référence du centre déictique qui ne soit pas le locuteur, mais est en fait un simple dédoublement du centre déictique.

## 1.2. Conséquences

Si le locuteur se projette effectivement sur une autre personne, on s'attend à ce qu'il y ait une différence dans l'interprétation des éléments dont la représentation sémantique utilise le centre déictique transformé par cette projection. Le point de repère qui est nécessaire à l'interprétation des éléments déictiques est un centre déictique additionnel, défini par la personne sur qui le locuteur se projette. Cette projection doit se refléter dans l'interprétation même de l'élément qui utilise ce nouveau centre déictique, puisque son ancrage dans la situation d'énonciation n'est plus le même.

## 2. *Venir* et la transposition

### 2.1 *Venir*

Le verbe *venir* est normalement analysé comme un verbe de déplacement comportant différentes utilisations métaphoriques. Un glissement de sens lui permet de passer d'une interprétation spatiale à d'autres interprétations, par exemple temporelle ou d'origine, comme il sera décrit brièvement dans la section 4. Ce n'est que l'utilisation spatiale de ce verbe qui sera analysée dans cet article, puisque c'est son utilisation typique.

#### 2.1.1 Utilisation ordinaire

Les phrases qui viennent le plus facilement à l'esprit en pensant à ce verbe sont celles où *venir* dénote un déplacement, telles les suivantes :

- (6) Pacino est venu de Miami pour rencontrer un futur collaborateur.
- (7) La police est venue chez moi pour arrêter un homme que je ne connais pas et qui avait donné mon adresse pour son identité.
- (8) L'homme masqué vint vers moi et pointa son arme sur ma tempe.

Dans ces exemples, le verbe *venir* indique le déplacement de son sujet vers un lieu défini par le locuteur. Selon le contexte de ces phrases, le sujet se dirige vers la ville où se trouve le locuteur, son domicile ou le locuteur lui-même, mais toujours à partir de «ailleurs» pour se terminer «ici» par rapport au locuteur. La sémantique de ce verbe ne permet pas que le déplacement soit orienté vers n'importe quel endroit : c'est le centre déictique qui sert de but à l'orientation. Le verbe *venir* indique une orientation vers ce centre, et dans

l'utilisation spatiale, c'est particulièrement vers le *ICI* du locuteur. *MOI* et *MAINTENANT* peuvent aussi être utilisés, ce qui rend possibles les autres interprétations du verbe.

Si, au contraire, le déplacement se fait vers un autre endroit que celui où se situe le locuteur, ces phrases deviennent des exemples de mauvaise utilisation du verbe. Par exemple, dans la phrase en (6), si le locuteur se situe à Paris, et que le déplacement de Pacino se fait vers Montréal, cet emploi de la phrase est incorrect. Cette impossibilité vient confirmer que c'est bel et bien le centre déictique qui est le but du déplacement dénoté par le verbe.

### 2.1.2 Utilisation transposée

En se penchant sur des exemples d'utilisations du verbe *venir*, il est facile de trouver certains contextes où le déplacement n'est pas vers le *ICI* du locuteur, ou du moins pas vers le lieu qu'il occupe au moment de l'énonciation. Dans les conversations téléphoniques par exemple, le locuteur se transpose souvent sur son interlocuteur :

(9) Je viens passer la soirée avec toi si tu le veux.

(10) A- J'aurais besoin d'aide dès que tu pourras.

B- Je viens tout de suite.

(11) Je viens voir ton nouvel appartement dès demain.

C'est d'ailleurs ce qu'avait déjà remarqué Proust, qui dit, au sujet d'une conversation téléphonique :

*L'amie à qui nous avons le désir de parler, et qui tout en restant à sa table, dans une ville lointaine qu'elle habite, sous un ciel différent du nôtre, par un temps qui n'est pas celui qu'il fait ici, au milieu de circonstances et de préoccupations que nous ignorons et qu'elle va nous dire, se trouve tout à coup transportée à cent lieues contre notre oreille, au moment où notre caprice l'a ordonné.*

M. Proust, *Chroniques. Journées de lecture*, p. 86

Cet extrait est cité par Damourette et Pichon 1911-1950, #1645. Ce dont parle Proust, c'est la façon d'utiliser la déicticité au téléphone : comme si les deux interlocuteurs occupaient le même endroit.

Même dans une conversation où les locuteurs sont en présence l'un de l'autre, il arrive que le locuteur se transpose ailleurs complètement. Le déplacement ne se fait alors ni vers le locuteur, ni vers son interlocuteur, mais vers un tout autre endroit. Voici quelques exemples de ce type d'utilisation du verbe :

(12) Ma femme doit se rendre à Paris, et il faut que je vienne.

(13) Mathieu va au chalet, et tu peux venir aussi.

Dans tous les cas de (9) à (13), le lieu que le locuteur occupe au moment de l'énonciation n'est pas celui vers lequel le sujet du verbe *venir* se déplace; le locuteur ne semble pas ancrer spatialement le centre déictique. Ce qui ne veut pas dire que le centre déictique n'est pas décisif dans le processus. Quand la conversation a lieu au téléphone, comme dans la phrase (11), le locuteur se considère comme étant près de son interlocuteur, et il y transfère son centre déictique. Soit l'interlocuteur de cette phrase est dans «ton nouvel appartement» au moment de l'énonciation, soit le locuteur croit qu'il y sera au moment au moment du déplacement dénoté par *venir*. Le verbe *venir* indique le déplacement du sujet vers le centre déictique. Le sujet étant de la première personne, c'est le locuteur qui effectuera le déplacement vers le centre déictique, soit le lieu qu'occupe le locuteur. Ce serait un non-sens que le locuteur, sujet de la phrase, se déplace vers le lieu qu'il occupe, le centre déictique, puisqu'il devrait se déplacer vers lui-même. Dans son utilisation ordinaire, *venir* ne peut pas avoir un sujet de première personne. Ce n'est pas ce que la phrase en question indique, mais plutôt un déplacement vers «ton nouvel appartement», le lieu qu'occupe l'interlocuteur. C'est que les moyens de communication à distance permettent au locuteur d'utiliser la déicticité comme s'il était à côté de son interlocuteur, peu importe la distance qui les sépare. Pour mieux se rapprocher de son interlocuteur, le locuteur se projette sur lui. La partie spatiale du centre déictique ne réfère plus à l'endroit qu'occupe le locuteur, mais à celui qu'occupe la personne sur qui il se projette (dans cette phrase l'interlocuteur), qui se situe à «ton nouvel appartement». Le verbe *venir* dénote alors un déplacement du sujet (le locuteur *je*) vers le centre déictique, qui est maintenant ancré dans la situation par rapport à l'interlocuteur à cause de la projection que fait le locuteur. C'est ce que développeront les sections 2.2.1 et 2.2.2, qui traitent de la transposition sur l'interlocuteur.

Même s'il ne s'agit pas d'une conversation à distance, le locuteur peut se projeter sur d'autres personnes, et ancrer le centre déictique dans la situation par rapport à cette personne. Dans les phrases (12) et (13), le but du déplacement du sujet du verbe *venir* n'est ni le lieu qu'occupe le locuteur, ni celui qu'occupe l'interlocuteur au moment de l'énonciation. Par exemple, au moment de l'énonciation de la phrase (12), ni le locuteur, ni l'interlocuteur, ni «ma femme» ne sont à Paris. Le verbe *venir* indique tout de même un déplacement vers le centre déictique, mais celui-ci n'est plus défini par rapport au locuteur. «Ma femme» est située dans un déplacement vers «Paris» dans la première partie de la phrase par le verbe *se rendre*. Le sujet de *venir* étant de première personne, c'est le locuteur qui effectuera le déplacement dénoté par ce verbe. Intuitivement,

l'interprétation de cette phrase veut que le locuteur accompagne «ma femme» dans son déplacement. Le but du déplacement de *je* est le déplacement de «ma femme», sur qui le centre déictique a été transposé. C'est ce qu'analysera la section 2.2.3 sur la transposition sur une tierce personne<sup>5</sup>.

De la même façon qu'il se projette sur une autre personne, le locuteur peut se projeter dans un déplacement qu'il effectuera plus tard, et utiliser cet ancrage pour le centre déictique. C'est le cas de la phrase suivante :

(14) Je vais à l'écurie, j'aimerais que tu viennes voir.

La première partie de cette phrase exprime le déplacement du locuteur vers un endroit où ni lui, ni son interlocuteur ne sont présents : l'écurie. C'est dans la deuxième partie de la phrase que se trouve le verbe *venir*, qui devrait indiquer le déplacement du sujet vers le centre déictique, soit vers le lieu où se trouve le locuteur. Le sujet du verbe étant à la deuxième personne, c'est l'interlocuteur qui effectuera le déplacement. L'interlocuteur devrait donc se déplacer vers le locuteur, puisque celui-ci ancre le centre déictique. Mais comme ce n'est pas une conversation à distance, les deux interlocuteurs se trouvent au même endroit. L'interlocuteur ne peut pas se déplacer vers le locuteur, puisqu'il est déjà avec lui, et ne peut pas être «ailleurs» en même temps qu'«ici». Cependant, le locuteur se situe dans un déplacement par la première partie de la phrase, déplacement dont le but est l'écurie. C'est cette mise en situation qui devient importante dans l'interprétation du verbe *venir*. Le locuteur se projette comme ayant déjà effectué son déplacement, et le centre déictique est alors ancré sur le locuteur à la fin du déplacement plutôt qu'au moment de l'énonciation. Ce type de projection sera précisé dans la section 2.2.4 sur la transposition du locuteur sur un parcours.

Il y a en fait deux centres déictiques qui servent à l'interprétation de cette phrase comme pour les précédentes : le centre transposé, comme décrit ici, qui sert à l'interprétation de *venir*; et le centre non transposé, qui sert à l'interprétation de *je*. Ce pronom réfère au MOI du centre déictique, donc au locuteur, ce qui est son utilisation normale. Son ancrage dans la situation d'énonciation se fait donc par le centre non transposé.

Pour tous les types de transposition, le locuteur se met en relation avec une personne ou avec un parcours qui ne réfère pas à la situation dans laquelle il se trouve au moment de l'énonciation. Le ICI du centre déictique devient alors déviant : il n'est plus ancré directement sur le locuteur. Le locuteur se projette sur une autre personne ou au moment où il suivra un parcours, et le centre déictique, ou du moins sa partie spatiale ICI, suit ce glissement. C'est ce

5 «Tierce personne» réfère à toute personne autre que le locuteur et le ou les interlocuteurs.



qui donne lieu à des phrases telles celles de (9) à (14), où le centre déictique a été transposé.

Pour la concision de l'article, le centre déictique, lorsqu'il a subi la transposition, sera appelé centre  $\beta$ , alors que le centre déictique qui n'a pas été mis en relation avec une autre personne ou un parcours sera appelé centre  $\alpha$ . Il est important de noter que cette distinction d'appellation n'est faite que pour la clarté du discours. Le centre déictique reste le même dans les deux cas : il est constitué des éléments MOI-ICI-MAINTENANT, qu'il soit transposé ou non. Il a seulement la faculté de se dédoubler quand le locuteur se transpose. Le fait que ce soit le centre déictique dans son entier qui est transposé, plutôt qu'un seul des trois éléments, n'est ici qu'un choix arbitraire. Des recherches ultérieures pourront sans doute permettre de faire un choix plus éclairé.

Pour les différents types de transpositions observés plus haut, c'est le centre  $\beta$  qui sert de point de référence, et non le centre  $\alpha$ . C'est le même processus qui entre en jeu pour tous les cas, et ce n'est que la projection qui peut prendre différentes orientations.

Fillmore 1997 a noté une utilisation similaire pour l'utilisation spatiale du verbe anglais *to come*. Par contre, Fillmore prend un point de vue différent quant à la déicticité, ou déixis, ce qui amène à traiter différemment l'interprétation des déictiques. Il ne considère pas de centre déictique, un élément déictique spatial étant interprété par rapport à la situation spatiale de l'interlocuteur tout comme du locuteur. Par conséquent, l'analyse du verbe permet un déplacement vers l'un ou l'autre des interlocuteurs. Ce que nous considérons comme le centre déictique dans l'interprétation du verbe est alors interprété d'une façon plus large que le lieu qu'occupe le locuteur. «The place to which one speaks of something or somebody "coming" is understood as a place where either the speaker or the addressee is located at either the coding time or the reference time.»<sup>6</sup> (p. 77) Nous ferons la correspondance entre les possibilités de l'analyse de Fillmore et les différentes transpositions à la fin de la prochaine section.

## 2.2 Les types de transposition

Les exemples de transposition avec *venir* montrent qu'il en existe plus d'un type. Bien que l'interprétation obtenue est quelque peu différente dans chacun des cas, le procédé utilisé demeure le même : le locuteur se projette sur une autre personne ou sur lui-même à un autre moment, et l'ancrage du centre

---

6 «L'endroit duquel on dit que quelque chose ou quelqu'un y vient s'entend comme l'endroit où se trouve le locuteur ou l'interlocuteur soit au moment de l'énonciation, soit au moment de référence.»

déictique est transposé. Le locuteur utilise alors le centre pour l'interprétation de certains éléments déictiques.

### 2.2.1 Transposition sur l'interlocuteur.

Le premier type de transposition concerne les conversations qui se font à l'aide de moyens de communication à distance, comme le téléphone. Le locuteur se projette alors sur son interlocuteur : il parle comme s'il était à côté de la personne à qui il s'adresse. C'est le cas des exemples déjà donnés de (9) à (11), mais aussi des suivants :

(15) A- J'étais en train de préparer un souper génial quand mon invité s'est décommandé.

B- Je viens tout de suite, faudrait pas perdre cette nourriture.

(16) A- J'ai de la grande visite : Mom Boucher est ici!

B- Oh oui! Je peux venir, tu crois?

(17) A- Je m'ennuie de toi depuis que tu es parti.

B- Vraiment? Je viens dès ce week-end dans ce cas.

Le même type de transposition est possible dans une lettre. L'auteur peut alors se transposer sur le destinataire de la lettre, toujours en parlant comme s'il était auprès de la personne à qui il écrit :

(18) ...Ta dernière lettre me semblait indiquer que tu n'allais pas bien. C'est pourquoi j'ai décidé de venir pour quelques jours à la fin du mois...

(19) J'ai parlé à notre fils. Je ne sais pas jusqu'à quel point ce qu'il dit est vrai, mais je viens mettre de l'ordre dans tout cela.

Le locuteur de ces phrases adopte un point de vue qui n'est pas le sien par rapport à la déicticité spatiale. C'est plutôt le point de vue de son interlocuteur qu'il prend, du moins par rapport à la déicticité du verbe. Le déplacement du sujet du verbe *venir* a normalement pour but le centre déictique, alors que dans ces phrases, c'est l'endroit où se situe l'interlocuteur qui est le but de ce déplacement. Dans (15), c'est probablement au domicile de l'interlocuteur, en tout cas certainement au lieu où il se trouve; dans (16), c'est au domicile de l'interlocuteur; de (17) à (19), c'est à son domicile ou encore dans sa ville, mais assez près pour que le locuteur puisse rencontrer son interlocuteur. Le centre déictique, ou du moins sa partie spatiale, n'est plus défini directement par le locuteur. Pour pouvoir se rapprocher de son interlocuteur, le locuteur se définit spatialement par rapport à lui, et prend son point de vue. Le centre déictique est alors transposé, défini par rapport à l'interlocuteur.

Ces phrases sont très semblables à celles qu'utiliserait le locuteur pour parler de la venue de quelqu'un d'autre s'il était en présence de son interlocuteur :

- (20) Il m'a écrit qu'il trouvait que je n'allais pas bien. Alors il vient pour quelques jours à la fin du mois.
- (21) Mon fils a parlé à son père. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit au juste, mais mon ex-mari a décidé de venir.

Dans ces deux derniers cas, la transposition n'a pas eu lieu. Le but du déplacement du sujet est le centre déictique, qui réfère au *ICI* du locuteur, l'endroit où il se trouve. Dans la phrase (21), par exemple, «mon ex-mari» veut se rendre à l'endroit où se trouve la locutrice, vraisemblablement à son domicile, mais certainement dans la même ville. Le déplacement se fait de «ailleurs» vers «ici» par rapport à la locutrice. Dans ce type de phrases, les deux interlocuteurs sont présents au même lieu, et discutent du déplacement d'une tierce personne. Comme c'est une utilisation du verbe sans transposition, ces phrases ne peuvent être utilisées telles quelles avec un sujet de première personne pour *venir* (en respectant le point de vue de l'événement que cela implique) :

- (22) J'ai trouvé dans sa lettre qu'il n'allait pas bien. (\*) Alors je viens pour quelques jours à la fin du mois.
- (23) J'ai parlé à mon fils. (\*) Avec ce qu'il m'a dit, j'ai décidé de venir dès ce week-end.

Sans la transposition, ces phrases sont de mauvaises utilisations de la déicticité. Le déplacement dénoté par le verbe *venir* a toujours pour but le centre déictique, qui est défini par rapport au locuteur. Le sujet du verbe déictique est le pronom de première personne, qui réfère au locuteur. Comme le sujet effectue un déplacement vers le lieu qu'occupe le locuteur, ces phrases indiquent qu'il fait un déplacement vers lui-même, ce qui est physiquement impossible. C'est pourquoi ces phrases ne sont pas acceptées telles quelles.

Par contre, la transposition permet un jugement différent des phrases (22) et (23). Si l'interlocuteur est à l'endroit où se rendra le locuteur, et que le centre déictique est transposé sur l'interlocuteur, le déplacement est possible. Le *ICI* du centre déictique étant défini par rapport à l'interlocuteur, le but du déplacement du sujet sera le lieu qu'occupe cet interlocuteur. Le locuteur ne se déplace plus vers lui-même, mais vers son interlocuteur, ce qui rend le déplacement possible. Si le verbe *venir* ne peut pas être utilisé avec un sujet de la première personne dans son utilisation ordinaire (sans transposition), la transposition sur l'interlocuteur rend cette utilisation possible. Ces phrases présentent aussi un indice

quant à la présence simultanée des deux centres déictiques : le verbe utilise le centre  $\beta$ , qui a été transposé ; et le sujet de première personne utilise le centre  $\alpha$ , référant au MOI du locuteur.

Mais ce type de transposition n'implique pas que le sujet de la phrase soit de la première personne. Le locuteur peut se transposer sur son interlocuteur pour parler du déplacement de quelqu'un d'autre :

(24) J'ai parlé à Paul, et il vient chez toi. Fais attention, il est dans une rage folle!

(25) Le pape vient chez toi, à ce qu'on m'a dit.

Lors de l'énonciation de ce type de phrase, le locuteur ancre le centre déictique sur son interlocuteur. Il se met alors à la place de la personne à qui il s'adresse, du moins en ce qui a trait à la déicticité du verbe *venir*. Il est impossible que le sujet de ce type de phrase soit de la deuxième personne, comme le montre l'exemple suivant :

(26) \*Paul m'a dit que tu viens chez toi.

Si cet énoncé est fait lors d'une conversation téléphonique, et si l'interlocuteur est «chez toi», cette phrase exprime un déplacement qui est impossible physiquement. L'interlocuteur, puisque le sujet du verbe *venir* est *tu*, devrait se déplacer vers le lieu qu'il occupe déjà, puisque l'ancrage déictique du verbe est transposé sur lui. Tout comme le sujet de *venir* ne peut pas être de première personne lorsqu'il n'y a pas transposition, ce sujet ne peut pas être de deuxième personne lorsqu'il y a transposition sur l'interlocuteur. Ces deux types de phrase indiquent un déplacement du sujet vers lui-même.

Le sujet du verbe *venir* utilisé avec la transposition peut donc être de la première ou de la troisième personne. Qu'il soit à la troisième personne plutôt qu'à la première amène pourtant une restriction : la présence d'un complément locatif. Ce locatif exprime le lieu où se trouve l'interlocuteur et rend clair que le locuteur fait une transposition. Sans ce complément, l'interlocuteur interprètera la phrase sans la transposition :

(25) Le pape vient chez toi, à ce qu'on m'a dit.

(25') Le pape vient, à ce qu'on m'a dit.

Il s'agit ici d'une conversation téléphonique où l'interlocuteur est chez lui. Il est clair en (25) que le locuteur fait une transposition, et c'est la présence du complément «chez toi» qui rend l'interprétation sans transposition impossible. D'autre part, rien dans la phrase (25') ne permet d'indiquer que la transposition a eu lieu. Cette phrase est ambiguë entre les interprétations avec et sans la transposition. Si rien dans le contexte n'indique que l'interlocuteur est le but du

déplacement, l'interprétation qu'il en fera sera celle sans la transposition, puisque cette interprétation est non marquée. Ce contexte peut être non seulement un complément du verbe, mais aussi ce qui précède le verbe. Ce peut être un locatif servant de but à une autre orientation. Dans l'exemple suivant, la mise en contexte qu'apporte la première phrase clarifie qu'une transposition a bel et bien eu lieu, et le verbe *venir* est ancré par le centre  $\beta$  dans les deux propositions :

(27) Je viens chez toi après mon travail. Le pape vient aussi, à ce qu'on m'a dit.

Que la restriction sur la présence d'un locatif ne s'applique pas quand le sujet est à la première personne s'explique par l'impossibilité de l'interprétation sans la transposition. Comme il est mentionné plus haut, le verbe *venir* ne peut pas être utilisé avec un sujet de première personne sans qu'il y ait transposition. Une phrase ayant un sujet de première personne ne sera donc pas ambiguë entre l'interprétation avec la transposition et l'interprétation sans. Par contre, la troisième personne peut être sujet pour les deux utilisations du verbe. Si aucune information n'indique que le locuteur a fait une transposition dans le contexte, l'interlocuteur interprètera la phrase sans la transposition.

Le point commun aux deux types de communication, téléphonique ou par écrit, permettant la transposition sur l'interlocuteur est qu'il y a une distance qui sépare les interlocuteurs. Sans cette distance, les énoncés des exemples de (15) à (19) et (24-25) deviennent des utilisations incorrectes de la déicticité. Cette condition sur la transposition est due plus à notre conception des événements qu'à la structure linguistique. Le fait d'utiliser la transposition indique que le locuteur se projette sur une autre personne. Si le *ICI* des deux interlocuteurs est pratiquement le même, il est impossible pour le locuteur de se projeter sur son interlocuteur. Il ne peut pas vouloir s'en rapprocher, puisqu'il est déjà en sa présence. De là découle cette obligation d'une distance entre les interlocuteurs.

Dans les faits, l'absence de cette distance peut avoir différents effets. Pour les phrases où le sujet est à la première personne, comme dans celles de (15) à (19), le résultat est le déplacement du locuteur vers lui-même. En reprenant l'une des conversations téléphoniques, et en supposant que cette conversation a lieu cette fois alors que les deux interlocuteurs sont en présence l'un de l'autre, il devient clair que le déplacement est impossible.

(16') A- J'ai de la grande visite : Mom Boucher est ici!

B- \*Oh oui! Je peux venir, tu crois?

Si B est au même endroit que A, il ne demandera pas s'il peut se rendre à l'endroit où est A, puisqu'il y est déjà. C'est une mauvaise utilisation de *venir* du point de vue de la déicticité. Par contre, si le sujet de *venir* est à la troisième

personne, l'absence de distance entre les interlocuteurs donne une phrase avec une autre interprétation. C'est ce qu'on constate en reprenant l'une des phrases où le sujet est à la troisième personne, en supposant que les interlocuteurs sont au même endroit :

(24') Je viens de parler à Paul et il vient chez toi. Fais attention, il est dans une rage folle!

Si le locuteur est «chez toi», le déplacement qu'il indique dans sa phrase est possible. Ce que cette phrase a de différent d'avec celle où une distance sépare les interlocuteurs, c'est en fait la transposition elle-même. Dans la phrase (24) (comportant une distance), le locuteur se projette sur son interlocuteur, et il en résulte une transposition. Par contre, dans la phrase (24') (sans distance), le locuteur ne se projette pas, puisque le but du déplacement de *il* est le lieu que le locuteur occupe. Cette phrase est un exemple d'utilisation de *venir* sans la transposition.

### 2.2.2 Transposition sur l'interlocuteur situé sur un parcours

Il existe pourtant une possibilité de transposition sur l'interlocuteur qui ne nécessite pas de distance entre les interlocuteurs. En voici des exemples :

(28) A- Je vais à Salem visiter le musée des sorcières.

B- Dans ce cas, je viens avec toi.

(29) On m'a dit que tu allais au cinéma, et Marie aimerait venir aussi.

(30) Je sais que tu vas à la montagne, et j'ai décidé de venir.

Dans ces phrases, le locuteur et l'interlocuteur effectueront le déplacement. Dans la phrase (30) par exemple, la première partie indique que l'interlocuteur *tu* fera un déplacement vers la montagne. Dans la deuxième partie, c'est le locuteur qui fera un déplacement, le sujet de *venir* étant PRO lié à *je*. L'utilisation de *venir* ne peut pas être sans transposition puisque, comme décrit plus haut, ce serait un déplacement du locuteur vers lui-même. Intuitivement, le déplacement du locuteur se fait vers la montagne. Pas n'importe où à la montagne, mais au même endroit où sera l'interlocuteur. C'est que le centre déictique est transposé sur l'interlocuteur, mais comme l'interlocuteur est déjà situé sur un parcours vers la montagne par le verbe *aller*, la transposition se fait sur l'interlocuteur dans son parcours. Le centre déictique étant ancré par rapport à l'interlocuteur, et l'interlocuteur étant situé sur un parcours, c'est sur ce même parcours que se déplacera le sujet du verbe *venir*. L'interprétation qui en résulte est que le sujet du verbe *venir*, ici le locuteur, accompagnera l'interlocuteur dans son parcours. Le fait de situer l'interlocuteur dans son déplacement,

jumelé à la transposition, rend l'idée d'accompagnement : le locuteur accompagne l'interlocuteur dans son déplacement, peu importe ce que sera le but de ce déplacement.

(31) A- Où vas-tu?

B- Je n'en sais encore rien.

A- Puis-je venir avec toi?

Une deuxième interprétation est possible pour cette même phrase (30). Le locuteur, sujet du verbe *venir*, peut se déplacer vers la montagne sans que ce soit précisément au même endroit vers lequel l'interlocuteur se déplace, mais dans les environs. Le même type de nuance était possible dans l'interprétation sans la transposition. En comparant cette phrase avec une phrase sans la transposition, le parallèle devient clair :

(6) Pacino est venu de Miami pour rencontrer un futur collaborateur.

(30) Je sais que tu vas à la montagne, et j'ai décidé de venir.

Dans la phrase (6) sans la transposition, Pacino peut se rendre précisément où se trouve le locuteur, soit à son domicile, soit ailleurs dans la même ville, par opposition à tout autre lieu. Dans la phrase (30) avec la transposition, le locuteur peut se rendre précisément où se trouve l'interlocuteur, soit en l'accompagnant sur son parcours; ou alors à la même montagne, mais pas nécessairement précisément au même endroit, par exemple dans les environs, toujours par opposition à un autre lieu. L'aire du centre déictique peut avoir un rayon plus ou moins long autour de la personne qui l'ancre dans la situation.

En comprenant mieux ce qui se passe dans la transposition sur l'interlocuteur lorsqu'il est situé sur un parcours, il est plus facile d'expliquer pourquoi la distance entre les interlocuteurs n'est pas une condition à son utilisation. S'il n'y a pas de distance qui sépare les interlocuteurs, il y en a une qui les sépare du parcours que fera l'interlocuteur, vers l'endroit où se fait la transposition. La distance est nécessaire entre le lieu que le locuteur occupe et le lieu de la transposition. L'interlocuteur est situé par le contexte dans un autre lieu que celui qu'il occupe au moment de l'énonciation, et c'est sur l'interlocuteur dans cette situation que se transpose le locuteur. C'est la distance qui sépare le locuteur au moment de l'énonciation et l'interlocuteur situé sur son parcours qui est pertinente pour la transposition.

### 2.2.3 Transposition sur une tierce personne

La transposition se faisant par un ancrage du centre déictique sur une personne, elle peut se faire par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre que l'in-

terlocuteur. Située sur un parcours, une tierce personne peut servir d'ancrage au centre  $\beta$ .

(32) Je sais que Paul va à la montagne, et j'ai décidé de venir.

(33) Marion veut aller au chalet, et je sais que tu veux venir. Je sais comment lui parler pour qu'elle accepte.

(34) Si jamais mon mari va dans ce bar, je viendrai, avec ou sans son accord.

Dans chacun de ces exemples, une personne autre que le locuteur et l'interlocuteur est située sur un parcours. Pour l'exemple (32), Paul est situé sur un parcours vers la montagne par *aller*. Le centre déictique est alors transposé sur Paul dans ce parcours. Comme le verbe *venir* indique un déplacement vers le centre déictique, son sujet (ici le locuteur *je*) se déplace sur ce parcours. Pour cette phrase encore, deux interprétations sont possibles. Pour la première interprétation, c'est le déplacement de Paul dénoté par *aller* qui est le but de celui du locuteur dénoté par *venir*. Dans ce cas, c'est l'interprétation que le sujet de *venir* accompagne la personne située sur ce parcours qui résulte; ce qui signifie, dans l'exemple, que le locuteur accompagne Paul dans son parcours. Pour la seconde interprétation, le point de vue sur le déplacement de Paul est différent. Ce n'est pas sur le parcours que l'accent est mis, mais sur le but du déplacement, soit la montagne. Le but du déplacement dénoté par *venir* est alors différent; c'est le fait de se rendre à la montagne qui est important, et non d'effectuer le même parcours que Paul. Dans ce cas, l'interprétation résultante est que le sujet de *venir* se rend aux environs du lieu où se déplace la personne située sur un parcours. Cela signifie que le locuteur se rend dans les environs d'où va Paul, donc nécessairement à la montagne.

La transposition sur l'interlocuteur amène, comme décrit plus haut, une restriction sur la personne sujet du verbe *venir*. L'interlocuteur étant le but du déplacement, il ne peut pas effectuer aussi ce déplacement. C'est pourquoi la transposition sur l'interlocuteur est impossible si le sujet du verbe est de la deuxième personne, l'interlocuteur ne pouvant effectuer un déplacement vers lui-même. Le même raisonnement s'applique à la transposition sur une tierce personne. La personne qui est située sur un parcours et qui sert d'ancrage au centre  $\beta$  ne peut pas être le sujet qui effectue le déplacement dénoté par *venir*. La conséquence de ce raisonnement n'exclut pourtant pas dans les faits une troisième personne grammaticale pour sujet de *venir* :

(35) Maxime va au chalet, ce serait bien si je pouvais venir.

(36) Maxime va au chalet, ce serait bien si tu pouvais venir.

(37) Maxime va au chalet, ce serait bien si Marie pouvait venir.

(38) \*Maxime<sub>i</sub> va au chalet, ce serait bien s'il<sub>i</sub> pouvait venir.



Comme le montrent ces exemples, le verbe *venir* peut avoir un sujet de première, de deuxième ou de troisième personne dans ce type de construction. Ce qui est exclu est que la personne sur qui le centre déictique est transposé puisse être en même temps le sujet du verbe *venir*. C'est pourquoi la phrase (38) n'a pas le même jugement d'acceptabilité que les autres phrases. Maxime étant situé sur un parcours, et servant d'ancrage au centre  $\beta$ , il ne peut pas faire le déplacement indiqué dans la deuxième partie de la phrase par le verbe *venir*. Si *il* réfère à Maxime, la phrase démontre une mauvaise utilisation de la déicticité. Par contre, si ce pronom réfère à une autre personne, l'exemple devient comparable à celui de (37) et constitue une phrase tout à fait correcte.

Dans le cas de la transposition sur l'interlocuteur, ce dernier n'est pas toujours situé dans un déplacement. Nous avons montré que le centre déictique peut être transposé sur l'interlocuteur dans le lieu qu'il occupe au moment de l'énonciation s'il s'agit d'une conversation à distance. Le même processus est pourtant plus difficile si la transposition est sur une tierce personne :

- (39) a. Je sais que tu es à la Nouvelle-Orléans, et Claudia vient te rejoindre.  
 b. \*Je sais que Louis est à la Nouvelle-Orléans, et Claudia vient le rejoindre.
- (40) a. Tu habites à LaTuque? Andréanne vient chez toi.  
 b. \*Marie habite à LaTuque? Andréanne vient chez elle.
- (41) a. Tu as des problèmes à Chicoutimi, et Bonnie vient tenter de t'aider.  
 b. \*Clide a des problèmes à Chicoutimi, et Bonnie vient tenter de l'aider.

Dans les trois exemples (a), l'interlocuteur est situé statiquement à l'endroit qu'il occupe au moment de l'énonciation, et la transposition est faite sur lui. L'information de la proposition situant l'interlocuteur peut sembler redondante, puisque l'interlocuteur sait où il se situe au moment de l'énonciation. Elle est mentionnée ici pour faire un parallèle clair avec les phrases (b), où c'est une tierce personne qui est située statiquement, et dans lesquelles le locuteur fait une transposition sur cette personne. Si les phrases avec la transposition sur l'interlocuteur sont tout à fait correctes malgré la redondance de l'information de la première proposition, les phrases avec une transposition sur une tierce personne reçoivent le jugement contraire. Sans un contexte particulier, ces phrases semblent bizarres au locuteur du français. C'est que la raison pour laquelle le locuteur fait une transposition n'est pas très claire pour l'interlocuteur. Le locuteur fait une transposition quand il veut se rapprocher d'une personne. Qu'il veuille se rapprocher de la personne à qui il s'adresse est un signe de sympathie ou d'implication. Mais l'interlocuteur doit voir une raison pour que le locuteur veuille se rapprocher d'une tierce personne. Par exemple, la phrase

(39b) peut être tout à fait correcte si elle est énoncée dans un contexte où les interlocuteurs savent que Claudia harcèle Louis en le suivant partout où il va. Louis étant victime d'un type de persécution, le locuteur veut se rapprocher de lui pour témoigner de sa consternation face aux événements qui l'affectent. Le fait que les phrases en (b) soient plus difficiles est donc causé par la difficulté pour l'interlocuteur de comprendre la raison de la transposition, et non parce qu'une contrainte est violée.

La transposition sur l'interlocuteur est plus typique que celle sur une tierce personne. Il est plus naturel pour le locuteur de se définir spatialement dans le lieu de l'interlocuteur que dans le lieu d'une tierce personne. Ce n'est que dans les conversations à distance que le *ICI* du locuteur et celui de son interlocuteur sont différents : dans tout autre type de conversation, le locuteur et son interlocuteur occupent le même endroit. Par contre, le *ICI* du locuteur est normalement différent de celui d'une tierce personne. Si cette personne était dans le même lieu que le locuteur, elle deviendrait interlocuteur. La transposition sur l'interlocuteur dans le lieu qu'il occupe au moment de l'énonciation se fait quand le locuteur veut se rapprocher de lui, ce qui permet de discuter comme si le support technique leur permettant de discuter (le téléphone ou la lettre) éliminait la distance qui les sépare. Le locuteur utilise alors la déicticité de la même façon qu'il le ferait dans une conversation sans l'intermédiaire du téléphone ou de la lettre. Le support que le locuteur utilise fait un lien entre lui et son interlocuteur, lien qui n'existe pas entre le locuteur et une tierce personne. L'interprétation sera plus facile si le contexte donne une raison au locuteur de se projeter sur cette personne.

La transposition sur une tierce personne semble être soumise à une grande variation dialectale. Alors que l'ensemble des locuteurs du français interrogés accepte les transpositions sur l'interlocuteur et la transposition du locuteur, les jugements obtenus pour les phrases impliquant la transposition sur une tierce personne sont très nuancés. Pour certains locuteurs, elles sont comparables aux phrases impliquant les autres transpositions, alors que d'autres locuteurs les rejettent ou ne les acceptent que si le contexte permet une transposition passant par le locuteur ou l'interlocuteur. Nous croyons que la transposition sur une tierce personne est utilisée dans le langage populaire québécois de certaines régions, mais ne l'est pas pour d'autres niveaux de langage ou d'autres régions, ce qu'une analyse sociolinguistique pourrait vérifier.

#### 2.2.4 Transposition du locuteur sur un parcours

S'il est possible de situer sur un parcours l'interlocuteur et une tierce personne lorsqu'ils servent d'ancrage pour le centre déictique, il doit être possible

d'y situer aussi le locuteur. Comme il n'y a pas de changement quant à la personne qui sert d'ancrage au centre déictique, il ne s'agit pas de transposition au même titre que dans les cas décrits plus haut.

(42) Je vais à Québec, viens-tu?

(43) Je vais au chalet ce week-end, et Jason a dit qu'il viendrait.

Dans les deux cas, le but du déplacement du sujet du verbe *venir* n'est pas le lieu qu'occupe le locuteur au moment de l'énonciation, mais celui qu'il occupera lors du déplacement qu'il fera, dénoté par le verbe *aller*. Dans la phrase (42), l'interprétation qui prime est celle où l'interlocuteur *tu* accompagne le locuteur *je* dans son déplacement vers Québec. C'est toujours par rapport au locuteur que se fait l'ancrage du centre déictique dans cette phrase. Mais le locuteur étant situé dans un déplacement vers Québec par le verbe *aller*, c'est sa position dans ce déplacement qui est le but du déplacement du sujet du verbe *venir*. Le but du déplacement de l'interlocuteur dans cet exemple est le déplacement du locuteur vers Québec, et non sa situation au moment de l'énonciation. L'interlocuteur accompagne donc le locuteur dans son déplacement. Une deuxième interprétation de cette phrase est possible, comme pour plusieurs phrases décrites plus haut. Si l'accent est mis sur le but du déplacement du locuteur dénoté par *aller* plutôt que sur le déplacement même, il est possible que le référent de *tu* ne fasse pas le déplacement avec le locuteur. Le but de son déplacement est plutôt la destination du locuteur. Les deux sujets du verbe *aller* et du verbe *venir* se rendront à Québec, mais pas ensemble.

Dans ce type de phrase, peu importe laquelle des interprétations est pertinente dans le contexte : il n'y a pas de transposition quant à la personne qui sert d'ancrage au centre déictique. Mais que cet ancrage ne soit pas le locuteur dans la situation où il se trouve au moment de l'énonciation indique qu'un processus a affecté le centre déictique. Le locuteur ne se projette plus sur une autre personne, mais dans un autre temps que celui de l'énoncé. Dans l'interprétation d'accompagnement, il se projette sur son parcours, alors que dans l'interprétation sans accompagnement, il se projette à la fin de son déplacement.

On peut donc se demander pourquoi le locuteur utilise le verbe *venir* plutôt qu'un autre verbe, qui n'aurait pas besoin de cette projection du locuteur. Lorsque le locuteur se projette sur une autre personne, que ce soit l'interlocuteur ou quelqu'un d'autre, il se rapproche de cette personne, ce qui ne peut pas être le cas pour le présent type de transposition. Ce rapprochement du locuteur est plus apparent en comparant cette utilisation avec un autre verbe indiquant le même déplacement sans la transposition, soit un déplacement vers un autre point que le centre déictique. Comme il sera discuté dans la section 3.2, *aller* est un verbe

présentant cette interprétation. En comparant deux phrases où la seule différence est le verbe utilisé ainsi que la présence ou l'absence de la transposition, la différence devient plus claire :

(43) Je vais au chalet ce week-end, et Jason a dit qu'il viendrait.

(44) Je vais au chalet ce week-end, et Jason a dit qu'il irait.

Pour les deux exemples, le locuteur, sujet du verbe *aller* dans la première proposition, et Jason se rendront tous deux au chalet. Pour la phrase (43), il y a deux possibilités : soit Jason accompagne le locuteur dans son parcours, soit Jason se rendra au chalet par ses propres moyens, mais il y sera en même temps que le locuteur. Dans le premier cas, c'est le locuteur sur son parcours, dénoté par *aller*, qui est le but du déplacement de Jason. Dans le deuxième cas, le but de ce déplacement est le locuteur à la fin de son parcours, soit au chalet. Pour la phrase (44), l'interprétation est différente. Le locuteur et Jason feront le même déplacement, mais ils ne se trouveront pas nécessairement au chalet en même temps. Le locuteur ira dans la période temporelle définie par convention par «ce week-end», mais Jason peut y aller à n'importe quel moment. Ils peuvent s'y rencontrer, ou y aller à des intervalles de temps différents. Le fait d'utiliser *venir* avec une transposition du locuteur dans le temps permet d'indiquer la situation spatiale du locuteur au moment du déplacement du sujet de *venir*, alors que l'utilisation de *aller* laisse cette information en suspens. Lorsqu'il utilise *venir* et la transposition, le locuteur utilise la déicticité comme si le déplacement qu'il fera était déjà fait. Il se transpose alors à l'endroit où il sera au moment ou à la fin de ce déplacement. Ce qu'il indique à son interlocuteur, c'est qu'au moment où le sujet de la phrase fera son déplacement, il sera lui aussi en cours de déplacement ou l'aura terminé.

Ce type de transposition peut se faire sans qu'il soit mentionné aussi clairement que dans les exemples précédents que le locuteur fait un déplacement. Si le locatif est étroitement relié au locuteur, l'interprétation qu'il se rendra au terme du déplacement du sujet du verbe *venir* ressort naturellement de la phrase, même si le locuteur n'est situé sur aucun parcours.

(45) Quand tu auras fini, viens à mon bureau, on en discutera.

Dans cet exemple, le sujet de *venir*, l'interlocuteur, fera un déplacement vers «mon bureau». Pour qu'il y ait transposition, il ne faut pas que le locuteur soit dans «mon bureau» au moment de l'énoncé. Comme c'est l'interlocuteur qui effectuera le déplacement (puisque *venir* est conjugué à la deuxième personne), il n'est pas lui non plus dans «mon bureau». Le verbe indiquant toujours un déplacement vers le centre déictique, celui-ci est transposé, et la personne

qui lui sert d'ancrage doit être au lieu précisé, puisque c'est le but du déplacement du sujet du verbe *venir*. La dernière partie de la phrase indique indirectement que le locuteur sera à «mon bureau» au même moment que son interlocuteur y sera, puisqu'il propose de discuter de quelque chose. Le locuteur s'est projeté comme étant déjà dans «mon bureau», et il utilise la déicticité comme s'il était dans cette situation. La seule utilisation de *venir* permet de conclure que le locuteur se rendra «à mon bureau», et ce même si la dernière partie de la phrase est retirée :

(46) Quand tu auras fini, viens à mon bureau.

Que le locuteur ne soit pas situé sur un parcours rend impossible l'interprétation d'accompagnement, ce parcours ne pouvant pas être le but du déplacement dénoté par *venir*. L'interprétation de cette phrase est que le but du déplacement de l'interlocuteur est le lieu où se projette le locuteur plutôt que le parcours qu'il effectuera pour s'y rendre. Pour les phrases précédentes, quand le but du déplacement du sujet de *venir* était le but du déplacement de la personne située sur un parcours, l'interprétation résultante était quelque peu différente. Dans ces cas, le sujet du verbe *venir* se rendait dans les environs du lieu où se rendait la personne située sur un parcours sans qu'ils soient nécessairement ensemble. Ce qui n'est pas le cas des phrases (45) et (46) : les deux actants se rencontreront dans «mon bureau». Deux éléments expliquent cette nuance dans l'interprétation. Premièrement, pour la phrase (45), la proposition «on en discutera» indique clairement que le locuteur et son interlocuteur doivent se rencontrer. Pour qu'ils puissent discuter de quelque chose, il faut qu'ils se rencontrent. Si cette discussion devait avoir lieu à l'aide de moyens de communication à distance, le locuteur aurait mentionné de quel moyen il s'agit plutôt que de dire à son interlocuteur de faire ce déplacement. Le deuxième élément qui implique que les actants se rencontreront dans «mon bureau» est notre conceptualisation d'un bureau. Normalement, deux personnes ne se trouvent pas dans un bureau sans qu'ils y soient ensemble. Le sujet du verbe *venir*, dans ce cas l'interlocuteur, ne peut pas se rendre dans «mon bureau» aux environs de l'endroit où se trouve le locuteur, la conceptualisation que nous avons d'un bureau ne permettant pas cette interprétation.

Les différentes possibilités de transposition vues dans cette section correspondent à l'interprétation de la déixis de Fillmore 1997. Rappelons que d'après Fillmore, le but du déplacement dénoté par *to come* est le lieu que le locuteur ou l'interlocuteur occupe, et ce, soit au moment de l'énonciation, soit au moment de référence. Si ce lieu est défini par rapport au locuteur au moment de l'énonciation, il s'agit d'une utilisation ordinaire; et si c'est par rapport à l'interlo-

cuteur au moment de l'énonciation, il s'agit d'une transposition sur l'interlocuteur. Quand ce lieu est défini par le locuteur ou l'interlocuteur au moment de référence, c'est qu'ils sont alors situés sur un parcours. Il s'agit alors d'une transposition du locuteur, ou d'une transposition sur l'interlocuteur situé sur un parcours. Seule la transposition sur une tierce personne n'a pas de correspondance dans l'analyse de Fillmore<sup>7</sup>. Notre analyse permet une prédiction supplémentaire, à savoir que l'interprétation d'un déplacement vers le locuteur est non marquée par rapport aux autres possibilités. Nous verrons dans Bastonnais (à paraître) que c'est effectivement le cas, l'interprétation sans transposition étant choisie dans le cas d'une ambiguïté contextuelle.

### 3. Le centre $\alpha$ et le centre $\beta$

#### 3.1 Le centre $\beta$

L'analyse proposée ici implique certaines contraintes concernant le centre  $\beta$ . Pour toute transposition, le locuteur se projette sur le but de l'orientation dénotée par *venir*, que ce soit par l'entremise d'une autre personne ou par le fait qu'il effectuera lui aussi le déplacement. Le locuteur ne peut faire de transposition si le centre  $\beta$  ne répond pas à certains critères.

##### 3.1.1 Son ancrage

Peu importe le type de transposition utilisé, l'élément qui permet l'interprétation du centre déictique est son ancrage sur une personne. Sans cet ancrage, le centre ne peut être interprété dans la situation d'énonciation. C'est pourquoi la personne qui sert d'ancrage au centre déictique doit être située sur un parcours ou dans un lieu. Selon l'analyse, le but du déplacement du verbe *venir* ne peut pas être un endroit où personne n'a été situé. C'est effectivement ce qui se produit dans les faits :

(47) \*C'est sur une petite plage déserte je ne sais trop où que les enfants veulent venir.

(48) \*Les jumeaux m'ont parlé d'un rave où ils veulent venir.

Dans ces phrases, «les enfants» ou «les jumeaux» feront un déplacement vers un but où personne n'est situé. Le centre déictique étant défini par rapport

7 À l'exception d'un texte de récit, genre non étudié dans le présent article.

au locuteur, ou à une autre personne s'il est transposé, il ne peut être interprété dans ces phrases; c'est pourquoi elles sont de mauvais exemples d'utilisation de la déicticité. Le but du déplacement de «les enfants» et de «les jumeaux» n'étant pas le centre déictique, le verbe utilisé devrait dénoter un déplacement vers un autre point que le centre déictique. *Aller*, qui dénote ce type de déplacement (voir la section 3.2) peut être utilisé dans ces phrases :

(49) C'est sur une petite plage déserte je ne sais trop où que les enfants veulent aller.

(50) Les jumeaux m'ont parlé d'un *rave* où ils veulent aller.

### 3.1.2 Contrainte d'identifiabilité

Pour que la transposition soit possible, le locuteur doit juger que le but de sa projection est clair pour son interlocuteur. C'est en fait une condition pour que l'interlocuteur comprenne que le locuteur fait une transposition : l'interlocuteur doit savoir qui ancre le centre  $\beta$ .

Dans le cas de la transposition du locuteur sur un parcours, la façon la plus simple pour le locuteur de s'assurer qu'il est bien compris est d'exprimer le centre  $\beta$ , donc l'endroit où il sera au moment où il se projette, par le complément du verbe. Mais cela n'est pas suffisant. Prenons un exemple simple, dans la situation d'énonciation où les deux interlocuteurs sont à Montréal et où le locuteur doit se rendre à Québec :

(51) \*Maxime vient à Québec.

Si l'interlocuteur ne sait pas déjà que le locuteur va à Québec, la phrase lui semblera bizarre. Donc, le fait que le centre  $\beta$  soit mentionné dans la phrase ne suffit pas. Rien dans cette phrase n'indique par l'intermédiaire de quel actant le centre déictique est ancré au locatif «à Québec», puisque le locuteur n'y est pas au moment de l'énonciation. Même si on tente de rendre cette information dans la phrase avec un autre élément, l'information reste incomplète :

(51') \*Maxime vient à Québec avec moi.

Si l'interlocuteur ne savait pas que le locuteur fera un déplacement vers Québec, il le questionnera à ce sujet. La phrase est comprise par l'interlocuteur, mais l'information n'est pas complète. La personne à qui s'adresse cet énoncé demandera des informations sur le déplacement du locuteur, ou du moins voudra s'assurer qu'elle a bien compris que le locuteur effectuera un tel déplacement. Il faut non seulement que l'interlocuteur sache que le locuteur se situe dans ce

déplacement, mais aussi que ce déplacement soit identifiable pour lui, et non pas qu'il soit un nouvel élément. La notion d'identifiabilité et les différents types de références dans le discours sont apportés et analysés par Lambrecht 1994. Si le locuteur a déjà mentionné quelque chose à propos d'aller à Québec, la phrase (51) devient tout à fait naturelle. Ce n'est pas le fait de mentionner le but du déplacement du locuteur qui rend la transposition possible, mais que ce déplacement soit identifiable pour l'interlocuteur. C'est ce que démontre la phrase (51), comme toutes les phrases suivantes :

- (52) Tu te souviens que je voulais faire un voyage à Cuba avec mon chum.  
Arrivée la-bas, je me suis rendu compte que ses amis venaient aussi!
- (53) A- Comment c'était, ta soirée au bar échangiste?  
B- Intéressant! Mais j'aimerais que mon mari vienne la prochaine fois!
- (54) Je vais en prison, et j'ai fait en sorte que celui qui m'a dénoncé vienne aussi.
- (55) Ça me ferait tellement plaisir que tu viennes à cette soirée avec moi.

Dans les exemples (52) à (54), il est clair que le déplacement du locuteur est identifiable pour l'interlocuteur. En (52), avec la première phrase, la locutrice rappelle à son interlocuteur qu'elle a l'intention de se rendre à Cuba. Elle peut donc utiliser la transposition dans la deuxième phrase pour indiquer le déplacement de ses amis vers le but de ce déplacement. En (53), comme A mentionne la présence de B au bar échangiste, le déplacement de celle-ci est identifiable pour lui, et B peut utiliser la transposition. Puis en (54), que l'interlocuteur sache à l'avance ou non que le locuteur ira en prison, il peut utiliser la transposition dans la deuxième proposition, puisque son déplacement est mentionné dans la première proposition, à l'aide du verbe *aller*. Pour ce qui est de l'exemple (55), la transposition n'est acceptée que si l'interlocuteur sait déjà que le locuteur ira à «cette soirée». Par contre, l'utilisation de la déicticité est fautive si l'interlocuteur ne sait rien à propos du déplacement du locuteur, puisqu'elle contrevient à la contrainte d'identifiabilité. Comme un démonstratif est utilisé, l'interlocuteur connaît cet évènement, mais il doit aussi savoir que le locuteur s'y rendra pour que la phrase soit claire.

Quand le locuteur fait une transposition du centre déictique en l'ancrant sur une autre personne, la même contrainte s'applique. Le déplacement de cette personne doit aussi être identifiable pour l'interlocuteur. Si cette transposition est sur une tierce personne, le déplacement de cette personne doit avoir été mentionné de la même façon que le déplacement du locuteur dans le cas précédent. Le locuteur doit donner assez d'informations pour que le déplacement de cette personne soit identifiable pour son interlocuteur.



(56) \*Max veut que tu viennes (avec lui).

Rien dans cette phrase n'indique une transposition. L'interlocuteur comprendra que le déplacement en question se fait vers le centre  $\alpha$ , et non qu'il y a transposition sur Max. L'information n'est pas suffisante pour que la phrase ait cette interprétation. L'interlocuteur y comprendra plutôt un déplacement vers le locuteur, sans la transposition. Même si l'idée d'accompagnement qui résulte de ce type de transposition est présente dans la phrase, l'information reste incomplète. L'orientation de ce verbe étant le centre déictique, et ce centre étant transposé sur Max, il doit connaître le but du déplacement de Max, ce qui lui indiquera quelle référence Max donne au *ICI* du centre déictique. Pour que l'information soit complète, le déplacement que fait la personne sur qui est transposé le centre déictique doit être identifiable pour l'interlocuteur.

(57) Max va au lac Beaupré et il veut que tu viennes.

Cette fois, le déplacement de Max est clairement indiqué par *aller*, et son but est le lac Beaupré. Le centre déictique est transposé sur Max dans son déplacement, et l'interlocuteur sait précisément de quel déplacement il s'agit. Cette phrase répond donc à la contrainte d'identifiabilité.

Pour ce qui est de la transposition sur l'interlocuteur, le lieu est plus facile à identifier pour cet interlocuteur, puisqu'il s'agit de celui qu'il occupe. S'il s'agit du lieu qu'il occupe au moment de l'énonciation, peu d'éléments sont nécessaires. Comme la condition pour qu'il y ait une transposition sur l'interlocuteur demande qu'il y ait une distance entre les deux personnes, il faut ici imaginer une conversation téléphonique.

(58) Je viendrai dans trois heures.

Dans cet exemple, personne n'a été situé sur un parcours ou par un locatif, et pourtant l'interprétation de la transposition est claire. Comme c'est l'interlocuteur qui sert d'ancrage au centre, il sait à quoi la partie *ICI* réfère. Le locuteur n'a donc pas besoin de le lui préciser. L'identifiabilité ne se fait pas nécessairement textuellement, c'est-à-dire par ce qui a été dit précédemment dans la conversation. Dans ce cas, elle se fait plutôt par la situation, c'est-à-dire par le fait que l'interlocuteur occupe cet endroit. Comme le sujet de *venir* est à la première personne, l'interprétation sans transposition n'est pas possible : elle indiquerait un déplacement du locuteur vers lui-même. Par contre, si le sujet est de troisième personne et qu'il n'y a pas plus de précision, la phrase n'a pas l'interprétation avec la transposition :

(59) \*Louis viendra dans trois heures.

Cette phrase serait plutôt interprétée sans la transposition, indiquant un déplacement vers le locuteur. Il doit y avoir un élément qui indique que c'est l'interlocuteur qui ancre le centre déictique, soit en ajoutant sous forme de complément du verbe le lieu où il se trouve (60), soit en mentionnant qu'un autre déplacement vers l'interlocuteur aura lieu (61) :

(60) Louis viendra chez toi dans trois heures.

(61) Je vais chez toi, et Louis viendra dans trois heures.

En fait, il faut que le contexte donne le but du déplacement pour que l'interlocuteur interprète cette phrase avec la transposition. La même précision est nécessaire si la transposition se fait sur l'interlocuteur situé dans un déplacement, et ce peu importe quelle personne est le sujet du verbe *venir* :

(62) Si tu vas à Gaspé, je viens tout de suite.

(63) Si tu vas à Gaspé, ton mari vient tout de suite.

(64) \*Je viens tout de suite.

(65) \*Ton mari vient tout de suite.

Pour la phrase (64), si la conversation n'est pas à distance, c'est une mauvaise utilisation du verbe. Et si la conversation est à distance, elle est interprétée comme une transposition sur l'interlocuteur au lieu qu'il occupe au moment de l'énoncé. Peu importe le type de conversation, la phrase (65) est interprétée sans transposition. Pour que l'interprétation qui résulte soit une transposition sur l'interlocuteur, son parcours doit être identifiable pour l'interlocuteur. Comme dans les phrases (62) et (63), il faut que ce parcours soit mentionné dans le contexte.

Dans les exemples discutés jusqu'à présent, le contexte dans lequel ce parcours est identifié est très proche du verbe *venir*. Il s'agit dans plusieurs cas d'une même phrase à deux propositions, ou alors de deux énoncés consécutifs. Cependant, le contexte peut être plus large, et l'énoncé indiquant le parcours de la personne sur qui le centre déictique a été transposé peut être séparé de l'énoncé où *venir* est utilisé par quelques phrases. Il suffit qu'aucune information ne puisse brouiller la référence donnée au centre déictique. En voici des exemples, où la transposition se fait sur l'interlocuteur situé sur un parcours :

(66) A- Je vais au centre-ville aujourd'hui.

B- Est-ce que tu veux magasiner?

A- Non, c'est juste pour me changer les idées et voir du monde.

B- Je viens, dans ce cas.

(67) A- Je vais au centre-ville aujourd'hui.

B- Est-ce que ton mari t'accompagne?

A- Non, il va au chalet.

B- \*Ta fille m'a dit qu'elle aussi voulait venir.

Dans l'exemple (66), bien qu'il y ait deux phrases séparant l'énoncé où A est situé sur un parcours et celui où *venir* est utilisé, l'utilisation de la transposition est claire, et le but du déplacement de B est le parcours sur lequel est situé A. Par contre, le même nombre d'énoncés se retrouve entre la phrase où A est situé sur un parcours et celle où *venir* est utilisé avec la transposition en (67), mais la transposition est utilisée fautivement. C'est que deux personnes sont situées sur un parcours : A est situé sur un parcours vers le centre-ville dans le premier énoncé; et *il*, pour «mon mari», est situé sur un parcours vers le chalet dans le troisième énoncé de l'exemple. L'utilisation de la transposition dans le dernier énoncé est alors ambiguë : le centre déictique peut être transposé sur A ou sur *il*, chacun sur un parcours différent. L'interlocuteur manque d'informations pour comprendre sur quelle personne le locuteur a transposé le centre déictique, et interprètera la phrase dans son interprétation non marquée, c'est-à-dire sans aucune transposition. Un élément additionnel doit apporter cette information, et il est alors clair sur quelle personne se fait la transposition :

(67') A- Je vais au centre-ville aujourd'hui.

B- Est-ce que ton mari t'accompagne?

A- Non, il va au chalet.

B- Ta fille m'a dit qu'elle voulait venir avec toi.

Deux conclusions sont à tirer de ces derniers exemples. Premièrement, la personne sur qui est transposé le centre déictique peut être située, sur son parcours, plusieurs énoncés avant l'utilisation de la transposition. Ce qui est important, c'est que ce parcours soit identifiable pour l'interlocuteur. Deuxièmement, si plus d'une personne est située sur un parcours, et que ces parcours sont identifiables pour l'interlocuteur, le locuteur doit préciser sur laquelle de ces personnes il se transpose.

Il faut faire attention aux subtilités de langage produites par l'utilisation des transpositions. Que l'information d'une personne située sur un parcours soit identifiable pour l'interlocuteur est une chose. Mais il est possible que le locuteur croie que c'est le cas, sans pour autant que ce le soit. Comme c'est le locuteur qui utilise le langage, c'est ce qu'il croit qui se reflète dans les énoncés. Il peut donc arriver, dans certains énoncés, que le déplacement de la personne sur qui le centre déictique est transposé ne soit pas identifiable pour l'interlocuteur; c'est alors une erreur du locuteur. L'exemple suivant est typique :

(68) Tu n'as pas le choix de venir à ton *surprise party*.

Dans cette phrase, le locuteur fait une erreur en annonçant une surprise à son interlocuteur. C'est qu'il a oublié, pendant un bref instant, que l'existence même du «surprise party», donc que des gens s'y rendront, ne sont pas des informations identifiables pour l'interlocuteur. Mais le fait que le locuteur croie à l'identifiabilité de l'information pour son interlocuteur est suffisant pour qu'il produise cet énoncé, en utilisant la transposition. Ce pourrait être le cas de plusieurs phrases déjà mentionnées dans ce texte, par exemple des suivantes :

(51') Maxime vient à Québec.

(56') Max veut que tu viennes (avec lui).

(59') Louis viendra dans trois heures.

(64') Je viens tout de suite.

(65') Ton mari vient tout de suite.

Toutes ces phrases étaient notées comme ayant une information manquante pour être interprétées avec la transposition, mais peuvent être le résultat du fait que le locuteur croit que l'interlocuteur détient l'information nécessaire à la compréhension de la transposition.

### 3.2 Analyse de *aller*

L'analyse développée pour la transposition rend bien compte des faits dans l'utilisation du verbe *venir*. Il faut cependant vérifier qu'il y a bien deux centres déictiques après la transposition, et non neutralisation de la déicticité dans un des emplois du verbe *venir*. Une façon de le faire, c'est de vérifier le comportement d'un élément qui soit déictique, mais dont l'interprétation est en complémentarité avec le centre déictique. S'il y a effectivement deux centres déictiques résultant de la transposition, cet élément rejettera les deux centres déictiques de son interprétation. Le verbe *aller* semble l'élément parfait, étant un déictique ne se servant pas du centre déictique directement dans son interprétation.

Tout comme le verbe *venir*, le verbe *aller* est souvent considéré comme un verbe de déplacement. L'intuition semble les classer comme des contraires, des symétriques parfaits. Pourtant, leurs utilisations respectives démontrent que ce n'est pas le cas. Si le verbe *venir* indique une orientation vers le centre déictique, le verbe *aller* indique une orientation qui peut être très diverse :

(69) Le président Clinton va de Washington à Belgrade.

(70) Tu vas encore au Casino?

(71) Va donc voir ailleurs si j'y suis!

(72) Je vais au Caire dès l'an prochain.

(73) Elvis est vivant : je vais à son spectacle!

Ces exemples montrent que le but du déplacement peut être différents endroits. Ce qui montre que ce verbe est bien un déictique est que le but de ce déplacement ne peut pas être n'importe quel endroit, puisqu'il exclut le lieu qu'occupe le locuteur :

(74) \*Le Président Hussein va de Téhéran à Montréal.

(75) \*Vas-tu chez moi ce soir?

(76) \*Je vais à Québec.

Ces phrases montrent effectivement que le locuteur ne peut pas être le but du déplacement : s'il se situe à Montréal, chez moi ou à Québec lorsqu'il produit ces énoncés, ces derniers sont rejetés; par contre, si le locuteur se situe à un autre endroit, les énoncés seront acceptés. Ces exemples montrent que la déicticité est décisive dans l'interprétation du verbe *aller*. Il s'agit d'un déplacement vers un autre endroit que le centre déictique, puisque le locuteur ne peut pas en être le but. L'élément de déicticité référant à tout point sauf le centre déictique est l'**anticentre** déictique. La notion d'anticentre déictique est proposée et utilisée par Bouchard 1995. Ces deux verbes sont plus des compléments que des symétriques : le verbe *venir* dénote un déplacement vers le centre déictique, alors que le verbe *aller* dénote un déplacement vers l'anticentre déictique. Comme l'anticentre déictique est très ouvert, l'information qu'il amène n'est généralement pas suffisante pour l'interprétation du verbe. Il doit donc y avoir un complément locatif qui précisera quelle partie de ce grand ensemble est pertinente<sup>8</sup>. Contrairement à *venir*, *aller* ne peut pas être utilisé sans complément, du moins dans son utilisation spatiale :

(77) \*Jean va.

(78) Jean vient.

Avec *aller*, la question de savoir quel est le but du déplacement de Jean reste en suspens. L'information apportée est que le but du déplacement de Jean n'est pas l'endroit où se trouve le locuteur, mais un autre endroit. Cette information n'est pas suffisante pour en faire un énoncé informatif. Alors qu'avec

8 Certaines utilisations de ce verbe ne demandent pas qu'un complément locatif soit ajouté, comme dans les phrases suivantes :

(i) Le train va vite.

(ii) Ça va, aujourd'hui?

Lamarche 1998 propose une analyse qui rend compte de ces exemples comme de ceux qui nécessitent la présence d'un complément. Pour le propos de l'article, seule l'utilisation déictique du verbe, avec un complément locatif, est pertinente.

*venir*, ce but est le ICI du centre déictique, donc l'endroit où se trouve le locuteur. L'information qui se retrouve dans cette phrase est complète, et c'est pourquoi l'énoncé est accepté.

### 3.3 Pertinence des deux centres déictiques selon l'interprétation de *aller*

Le déplacement dénoté par le verbe *aller* a pour but l'ant centre déictique. Cet ant centre peut référer à n'importe quel point qui ne soit pas le centre déictique. Le fait de transposer ce centre aura un effet sur la référence possible de l'ant centre déictique. Si le centre déictique est transposé, ce à quoi l'ant centre déictique peut ou ne peut pas référer devra être en accord avec la nouvelle valeur donnée au centre déictique. De ce point de vue, deux éléments sont à considérer.

#### 3.3.1 Le centre $\beta$

Comme le centre  $\beta$  est un deuxième centre déictique, il ne peut pas constituer une partie de l'ant centre déictique, et ne peut donc pas être le but du déplacement dénoté par *aller*. Si on suppose une transposition sur une tierce personne, cette personne doit d'abord être située dans un déplacement. La présence de *venir* dans une deuxième proposition permet de s'assurer que la transposition a eu lieu, telle que décrite dans les pages précédentes. Le sujet du verbe *aller* ne devrait pas pouvoir se déplacer vers la personne sur qui le centre déictique a été transposé. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans les faits :

(79) Paul se rend à Laval, et je viens le rejoindre de Montréal.

(80) Paul se rend à Laval, et je viens; d'ailleurs, \*Marie y va aussi.

Dans les deux phrases, il s'agit de transposition sur une tierce personne, soit Paul, situé dans un déplacement qui a pour but Laval. L'utilisation de *venir* dans la deuxième proposition indique que la transposition a eu lieu : le but du déplacement de son sujet est le lieu qu'occupera Paul à la fin de son déplacement. De plus, le sujet est à la première personne, et un tel sujet n'est possible pour *venir* que si le centre déictique est transposé. Il est alors impossible d'utiliser *aller*, comme le montre la phrase (80), avec un ancrage sur le centre  $\beta$ . C'est donc que le centre  $\beta$  est effectivement un centre déictique, et non que la déicticité du verbe *venir* est neutralisée dans les phrases analysées dans les sections précédentes.

### 3.3.2 Le centre $\alpha$

Le deuxième élément à considérer est le statut du centre  $\alpha$  une fois la transposition faite. Avec la transposition, il y a création d'un nouveau centre déictique : le centre  $\beta$ . Cependant, comme mentionné ci-haut, le centre  $\alpha$  ne disparaît pas par la transposition, mais sert à l'interprétation d'autres éléments déictiques dans le contexte, par exemple le sujet. Le centre  $\alpha$  étant toujours défini par rapport au locuteur, celui-ci est à exclure de l'anticeutre déictique, et ne peut pas être le but du déplacement dénoté par le verbe *aller*. En conservant un contexte où l'utilisation de *venir* implique une transposition, on peut vérifier si le centre  $\alpha$  conserve son statut de centre déictique en dépit de la création d'un centre  $\beta$  par la transposition. Il suffit alors de donner comme but de déplacement du sujet du verbe *aller* le lieu qu'occupe le locuteur. Si le locuteur ne peut pas être le but de ce déplacement, c'est qu'il est exclu de l'anticeutre déictique, donc qu'il définit toujours le centre déictique. C'est exactement ce que les faits appuient :

(81) Paul se rend à Laval, et je viens avec lui; par contre, \*Marie va à Montréal.

Si le locuteur est à Montréal au moment de l'énoncé, il est effectivement le but du déplacement de Marie, et la phrase est rejetée. Que la dernière proposition de cette phrase utilise fautivement la déicticité appuie le fait que le locuteur est toujours un ancrage du centre déictique, même s'il a transposé ce centre sur une autre personne. Par contre, la même phrase peut être utilisée si le locuteur se situe à un autre endroit que Montréal (et Laval pour la deuxième proposition).

Que la référence possible de l'anticeutre déictique ne puisse être ni le centre  $\alpha$  ni le centre  $\beta$  confirme la présence simultanée de ces deux centres déictiques lorsque la transposition est utilisée. La référence de chacun de ces centres est exclue de la référence de l'anticeutre déictique. Que le verbe *venir* ne dénote pas toujours un déplacement qui a pour but le locuteur ne signifie donc pas qu'il n'est plus déictique, mais que le centre déictique a été transposé.

## 4. Conclusion

Nous avons montré dans cet article que le centre déictique, normalement défini par rapport au locuteur, peut être transposé sur une autre personne, à certaines conditions. Pour que le locuteur puisse transposer le centre déictique, il doit nécessairement le faire sur une personne. Il crée ainsi un deuxième centre déictique, duquel il se sert pour ancrer les éléments de la langue dont le centre

déictique conditionne directement l'interprétation. Mais la transposition ne peut se faire sur n'importe quelle personne. Si le locuteur se sert de ce nouveau centre pour l'interprétation du verbe *venir*, la personne sur qui il transpose le centre déictique doit être située dans un déplacement qui soit identifiable pour l'interlocuteur, même si cette personne est le locuteur à un autre moment que celui de l'énonciation. Lorsqu'il transpose ainsi le centre déictique sur une autre personne, le locuteur se rapproche de cette personne, signifiant son implication ou sa sympathie face aux événements qu'il décrit.

L'hypothèse de la transposition crée un deuxième centre déictique. Les effets de cette création sont nombreux et ne sont pas tous analysés dans cet article. Plusieurs prédictions de l'hypothèse restent à vérifier. Un premier point à vérifier est l'utilisation de la transposition avec les autres interprétations possibles du verbe *venir*, le déplacement spatial n'étant pas la seule façon d'interpréter une orientation vers le centre déictique. L'interprétation peut être temporelle (82), d'extension (83), de disponibilité (84), de mesure ou comparaison (85), et d'autres encore.

(82) Il vient juste de s'endormir, et le bébé se remet à pleurer.

(83) Cette route vient de Québec.

(84) Ce nouveau modèle vient en trois couleurs.

(85) Ils font un drôle de couple : Paul vient à peine à l'épaule de Marie.

Les différentes formes que peut prendre l'interprétation de *venir* ne seront pas toutes passées en revue ici. Bouchard 1995 en a fait une description claire et détaillée que le lecteur peut consulter. Ce qu'il est important de mentionner ici, c'est que *venir* n'a qu'une seule entrée lexicale, et qu'il rend différentes interprétations en utilisant les différentes parties du centre déictique mises en relation avec les arguments dans la phrase. La sémantique de ce verbe demeure toujours la même : une orientation vers le centre déictique. Selon la partie de ce centre utilisée (spatiale, temporelle, personnelle), l'interprétation du verbe sera différente. On doit s'attendre à ce que toutes ces interprétations soient compatibles avec la transposition. L'étude de ces différentes interprétations permettra de vérifier si les parties temporelles et personnelles peuvent aussi être ancrées sur une autre personne que le locuteur par l'utilisation de la transposition, tout comme l'ancrage spatial peut l'être.

Si chacune de ces parties du centre déictique peut être transposée sur une autre personne, il faudra vérifier si elles le sont toutes à la fois, ou seulement celle qui est pertinente dans le contexte. C'est par l'interaction de plusieurs éléments déictiques dans un même contexte que cette vérification pourra se faire. Si plusieurs éléments se servant de la même partie du centre déictique



sont tous transposés dans un même contexte, c'est que la transposition a une portée plus large que le mot. C'est-à-dire que son effet peut affecter un seul mot, ou tous les éléments déictiques du contexte. Si plus d'un mot est affecté, on peut vérifier si tous les éléments du centre déictique sont transposés ensemble en tentant d'utiliser des éléments déictiques se servant des différentes parties de ce centre. S'ils doivent tous être transposés à la fois ou si un seul le peut donnera des indications sur les modalités selon lesquelles le centre déictique est transposé.

De plus, le verbe *venir* est loin d'être le seul élément de la langue à être déictique. Certains éléments utilisent la partie spatiale *ICI*, tout comme le verbe *venir*, par exemple *ici* et *là*. D'autres utilisent les deux autres facettes de la déicticité : *hier, demain, la semaine prochaine, l'an dernier...* utilisent le MAINTENANT; *je, tu, il...* utilisent le MOI. Chacun de ces éléments est susceptible d'être transformé par le processus de transposition observé avec *venir*. Une partie du problème qui reste à étudier est de tenter d'appliquer la transposition à tous les éléments déictiques de la langue.

Pour tous les exemples étudiés dans cet article, c'est le discours direct qui est utilisé. C'est-à-dire que le locuteur s'exprime sur la situation à laquelle il est confronté. Mais il peut aussi rapporter les paroles d'autres personnes. Ce type de discours aura certainement une relation avec la transposition, puisque le locuteur parle comme s'il était quelqu'un d'autre, il se projette sur la personne de qui il rapporte les paroles. De plus, que le discours rapporté soit direct (86-87) ou indirect (88-89) aura certainement une influence sur l'utilisation de la transposition :

(86) Paul m'a dit : «Je **viendrai** avec toi.»

(87) Marie a répondu : «Je préfère rester seule ici plutôt que d'**aller** chez toi.»

(88) Paul m'a dit qu'il **viendrait** avec moi.

(89) Marie a répondu qu'elle préférerait rester seule plutôt que de **venir** chez moi.

Tout comme le discours rapporté, le récit est une forme de discours qui aura certainement une interaction avec la transposition. Le locuteur se projette alors dans une autre situation, un autre temps et parfois, sur une autre personne, ce qui aura des répercussions sur l'utilisation de la déicticité, et par le fait même sur la transposition. Le point de vue du locuteur sera complètement différent de celui qu'il adopte lorsqu'il utilise le discours direct.

(90) ... Et c'est à ce moment que l'homme étrange est entré dans la grande salle, l'a regardée, et est venu s'asseoir à sa table...

(91) Il ne pouvait croire que l'oiseau mythique viendrait à lui.

Enfin, tout type de discours où le locuteur change de point de vue sur la situation est susceptible d'avoir une relation avec la transposition du centre déictique. La façon dont se fait la transposition et les conditions qui la permettent dans ces types discours sont une partie importante du phénomène qui reste à étudier.

## Références

- BASTONNAIS, E. (à paraître) «*Je viens chez toi*. La transposition du centre déictique», Mémoire de maîtrise en linguistique, Université du Québec à Montréal.
- BERTHOUD, A.-C. 1983 «*Aller et venir* : verbes de déplacement soumis à des contraintes déictiques, topologiques, interactives et situationnelles», *Degrés* 35 : d1-d16.
- BOUCHARD, D. 1995 *The Semantics of Syntax*, University of Chicago Press.
- BÜHLER, K. 1990 [1965] *Theory of language — The Representational Function of Language*, traduction anglaise de D. Fraser Goodwin, Amsterdam, John Benjamins.
- DAMOURETTE, J., et E. PICHON 1911-1950 *Des mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française*, Paris, D'Artrey.
- FEUILLET, J. 1990 «La structuration de la déixis spatiale», dans M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, *La déixis*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 233-243.
- FILLMORE, C. 1997 *Lectures on Deixis*, CSLI Publications, Université Stanford.
- JOUBE, D. 1990 «*Maintenant* et la déixis temporelle», dans M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, *La déixis*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 355-363.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1980 *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- LAMARCHE, J. 1998 *Terminalité en grammaire*, Thèse de doctorat en linguistique, Université du Québec à Montréal.
- LAMBRECHT, K. 1994 *Information Structure and Sentence Form: Topic, Focus and the Mental Representation of Discourse Reference*, Cambridge University Press.
- PORTINE, H 1990 «Remarques sur l'analyse des temps verbaux par J. Damourette et E. Pichon et sur l'étude de la phénoménologie du temps de E. Minkowski : sur le moi-ici-maintenant», dans M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, *La déixis*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 309-317.